

# 25ième Dimanche du Temps Ordinaire – Homélie du Père Louis DATTIN

## Qui est le plus grand ?

**Mc 9, 30-37**



Pour la deuxième fois, mes frères, Jésus annonce sa Passion et sa Résurrection. Dimanche dernier déjà, il l'avait dit bien haut aux disciples et Pierre s'était rebiffé : « Seigneur, à Dieu ne plaise ».

Jésus, voyant que ses disciples ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre : ils sont encore dans l'euphorie des miracles et des succès de Jésus et ne veulent pas entendre parler de difficultés, encore moins d'échecs... aussi Jésus insiste-t-il : « Le Fils de l'homme sera livré, ils le tueront et trois jours après sa mort, il ressuscitera ».

Toutes ces mauvaises futures nouvelles gênent les apôtres : « Ils ne comprennent pas ces paroles (souvent on ne comprend que ce que l'on veut bien comprendre) et ils avaient peur de l'interroger ». Quand on a peur de savoir la vérité, on n'ose pas poser de questions.

Ces apôtres sont tellement peu dans la perspective de la Passion que, sur la route, (Jésus est devant eux, et eux discutent

derrière), non seulement ils ne discutent pas de la Passion du Christ, mais déjà ils s'attribuent les places dans la cour d'un Jésus triomphant. C'est à qui sera le plus grand, et à qui s'attribuera le plus de pouvoir : « Moi, je serai le 1<sup>er</sup> ministre, doit dire en substance Pierre ; et moi ministre des finances, assure Judas. Moi, je serai son secrétaire particulier, interrompt St-Jean ; et moi ministre du budget, dit Matthieu, l'ancien percepteur ».

Et les altercations s'élèvent. Les différents points de vue s'affrontent et Jésus, qui marche toujours devant, écoute, ne dit rien. Bientôt, ils arrivent à la maison, à Capharnaüm (vraisemblablement la maison de Pierre).

« De quoi discutiez-vous sur le chemin? », leur demande Jésus. Les apôtres ont tellement bien compris que leurs soucis n'étaient pas ceux du Christ qu'ils se taisent comme des enfants pris en faute.



Le Seigneur alors va prendre exactement le contre-pied de leur ambition : « Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous ».

C'est le monde à l'envers : être le dernier, c'est sentir le regard de mépris de tous ceux qui sont au-dessus de soi.

Etre le serviteur, c'est se faire le plus petit, se mettre au plus bas de l'échelle sociale.

Nous avons tous notre honneur, nos ambitions, notre rang à tenir, notre dignité à faire respecter, notre personnalité à affirmer et

chacun, dans notre société, réclame ses droits d'où la multiplication de ces défilés, de ces manifestations, de ces revendications, du plus haut au plus bas de l'échelle sociale : « Avoir plus », « être plus », « avoir sa place au soleil », « être considéré », comme on dit dans le lyonnais.

Les paroles de Jésus sont à ce point choquantes qu'il craint à juste titre de ne pas se faire assez comprendre. Dans ce cas, il illustre, par un geste, son enseignement : il place un enfant au milieu d'eux.

L'enfant, dans ce temps-là, n'était pas le modèle de la simplicité ou de l'innocence, mais plutôt de l'insignifiance. Il est le type de celui qui n'a pas d'importance, qui ne compte pas, qui n'a pas de place dans le monde social, dont l'avis est négligeable, et cet enfant, il l'embrasse devant tous ceux qui s'étaient déjà attribués les portefeuilles de la royauté du Messie.

Cet enfant, dépouillé de grandeur, de prestige, c'est Jésus-Christ, c'est Dieu lui-même :

« Si vous l'accueillez, c'est-à-dire si vous tenez compte, non pas de son rang, de son honorabilité ou de son importance, c'est moi que vous accueillez et aussi celui qui m'envoie : Dieu, mon Père ».

Oui, c'est « le monde à l'envers » que nous propose le Christ, c'est un monde qui va à contre-courant de nos mentalités d'arrivistes et de promotion sociale. Non seulement on ne se pousse pas et on ne joue pas des coudes pour essayer de se glisser au 1<sup>er</sup> rang, mais on fait avancer les autres devant soi, en s'effaçant et en essayant de se mettre à leur disposition, de devenir leur serviteur.

Convenons-en, mes frères, tout cela va à l'encontre de tous nos instincts, de tous nos désirs et nous avons du mal, comme les apôtres, à avaler cela ! Et pourtant, il faut nous rendre à l'évidence, les paroles de Jésus, et plus encore son comportement, nous démontrent que la valeur ne dépend pas du rang, des honneurs,

de la considération mais de la pauvreté, du dénuement, de l'insignifiance.

« Cette dernière place que vous fuyez de toute la force de vos vanités, moi, le Christ, je l'ai occupée à Bethléem, à Nazareth, je l'ai occupée à la Passion, rejeté, humilié, bafoué, méprisé, traité même, non plus comme un enfant qu'on écoute, mais dont on sourit, comme un objet sur lequel on crache avant de le clouer sur une Croix ».



Cette Croix du Christ qui est sur nos murs, nous rappelle que Jésus, lui, a choisi la dernière place mais nous continuons toujours, comme les disciples, à nous habiller de nos petites vanités, à oublier l'ordre véritable des valeurs. A notre époque, où chaque pays joue à être le plus grand, grâce à son niveau économique, technique, culturel, où les titres sont enviés, aussi bien dans les médailles d'or des sportifs, les oscars des acteurs de cinéma ou les prix Nobel de littérature, qui le Christ a-t-il envoyé pour donner deux messages au monde ?

Deux petites filles, elles n'avaient pas quinze ans, ni l'une ni l'autre : Bernadette de Lourdes et Thérèse de Lisieux. Deux enfants appartenant à des milieux différents, sinon opposés, mais dont la société ne peut que relever l'insignifiance, mais elles avaient plus à apprendre à notre époque que des experts, des agrégés, des savants ou des leaders de mouvements : deux poids, deux mesures, ceux de Dieu et ceux des hommes. Pour le christianisme, il y a des saints, il n'y a pas de grands hommes...

Seule une conversion, c'est-à-dire un retournement du cœur, peut nous permettre d'accueillir ce « monde à l'envers » qui est celui de l'Évangile et dont St-Paul nous disait qu'il est « folie aux yeux des hommes » mais « sagesse aux yeux de Dieu ».

Frères, devant la crèche, devant la Croix, reprenons nos vraies mesures :

- Avons-nous le sens des petits, des humbles, des faibles ?
- Sont-ils grands à nos yeux de la grandeur du Christ ?
- Notre action fait-elle place à la défense des petits : personnes âgées, travailleurs, sans travail, immigrés, handicapés physiques, mentaux, sociaux ?
- Acceptons-nous nos limites, nos faiblesses ?
- Avons-nous surtout conscience de cette dépendance essentielle à l'égard de celui à qui nous devons tout ?
- Savons-nous nous effacer, recherchant le service discret, anonyme ?
- Recherchons-nous cette dernière place, celle du Christ, serviteur de l'Humanité ?

Laissons à Dieu le soin de nous placer lui-même :

c'est beaucoup plus sûr ! AMEN